

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE

LA JOLIE DENTELIÈRE

Elle entraîna Georgette dans le salon, la prit dans ses bras et la serrant fiévreusement contre son cœur :

— Oh ! je t'en prie, ma fille, mon enfant, je t'en supplie ! s'écria-t-elle, ne dis rien à personne. . . . Vois-tu, si Paul et son père savaient cela, j'en mourrais !

— Je ne dirai rien, ma mère, je vous le promets.

— Tu me le jures !

— Oui, je vous le jure !

— Ah ! tu es une bonne fille, ma Georgette, une brave enfant ! Aussi, je t'aime, je t'aime bien, va. Mais dis-moi que tu ne m'en veux pas !

— Pourquoi vous en voudrais-je, ma mère ? Vous n'aviez que de bonnes intentions ; cet homme vous a trompée comme il m'a trompée moi-même. Mais qui est-il donc, cet homme ?

— Ah ! ne me le demande pas et ne parlons jamais de lui. . . . Cet homme est un misérable, Georgette, le plus grand des misérables ! Il m'a trompée et, moi, j'ai trompé ce malheureux père ! . . . Oh ! quelle honte ! quelle honte.

Elle avait besoin d'être seule. Elle congédia Georgette en lui disant :

— Monte dans ta chambre, ma fille, et tu changeras de toilette.

Jamais la marchande à la toilette ne s'était sentie aussi inquiète. Elle avait longuement, péniblement préparé une combinaison, qu'elle croyait une merveille d'habileté ; et à quoi avait-elle abouti ? A se couvrir de honte !

Quel écrasement ! C'était horrible !

Depuis le drame de Bougival, tout avait marché au gré de ses désirs, et voilà que tout à coup, la fortune la trahissait. Était-ce donc la série noire qui commençait ? Une sorte de terreur superstitieuse s'emparait d'elle.

Oh ! ce Forestier ! Il avait été son mauvais génie !

Elle ne l'avait pas revu depuis les papiers jetés dans les flammes du foyer ; elle ne savait pas ce qu'il était devenu et moins encore ce qu'il pouvait faire ; mais en pensant au misérable, elle se sentait horriblement angoissée. Quelque chose lui disait qu'elle n'en avait pas fini avec cet homme et que si de nouvelles douleurs, de nouvelles hontes lui étaient réservées, elles lui viendraient par lui.

Oui, elle sentait que Forestier, ce repris de justice, était l'instrument de son châtement.

XII.—QUI SE RESSEMBLE S'ASSEMBLE

Nos lecteurs connaissent suffisamment Forestier pour le considérer comme inaccessible à l'affection paternelle, aussi bien qu'à tout autre sentiment honnête.

Il s'était rappelé un jour qu'il avait une fille parce qu'il pouvait se servir d'elle, comme d'un instrument devant l'aider à réaliser ses rêves de fortune. Et quand il avait vu ses espérances ruinées par la destruction des papiers, il ne s'était plus préoccupé de Georgette.

Cependant, un jour qu'il s'ennuyait, ne sachant que faire, il eut la curiosité de savoir si sa fille était toujours à Monthléry.

Il se rendit dans la petite ville et entra dans l'auberge où il avait précédemment déjeuné.

Comme la première fois, il fit causer la patronne qui, l'ayant reconnu, s'empessa de le servir elle-même.

— Y a-t-il du nouveau au "Faisan doré" ? lui demanda-t-il ; la fille adoptive du sieur Reboul y est-elle toujours ?

— Eh ! bien oui ! elle était vraiment trop malheureuse pour pouvoir rester dans une pareille baraque ; elle en avait assez, on peut dire beaucoup trop, et elle est partie.

— Ah !

— Elle a planté là le vieux ivrogne et sa sale guenon.

— Mais où est-elle allée ?

— A Paris.

— Et que fait-elle à Paris ?

— Dame, je ne sais pas, moi. . . . Vous savez, ce jeune homme ?

— Quel jeune homme ?

— Eh bien, ce jeune homme dont je vous ai parlé, qui faisait la cour à Mlle Georgette.

— Ah ! oui, cette espèce de rapin. Eh bien ?

— M. Paul Lebrun n'est pas une espèce de rapin, monsieur, répliqua la cabaretière comme offensée, c'est un jeune artiste de beaucoup de talent, qui a eu le grand-prix de Rome.

Son père, qui est maître sculpteur sur bois et qui, bien qu'il ait une assez belle fortune, dit-on, a consenti au mariage de son fils avec Mlle Georgette.

— Oh ! alors, je n'ai plus rien à dire ; tout cela est très bien.

— En attendant le mariage, qui ne tardera pas à avoir lieu, Mlle Georgette demeure chez une dame où son fiancé l'a placée.

— Pouvez-vous me dire le nom de cette dame ?

— Non, monsieur ; mais, si vous aviez intérêt à le connaître, il faudrait vous adresser à M. Delmas, le secrétaire de la mairie de Monthléry.

— Vous savez sans doute où demeure M. Paul Lebrun ?

— Je sais, comme toutes les personnes de la ville qui s'intéressent à Mlle Georgette, que M. Paul Lebrun a son atelier boulevard de Clichy et qu'il habite avec son père rue Saint-Maur.

Forestier n'en demanda pas davantage ; il en savait assez. Il lui était agréable d'apprendre que sa fille allait se marier, et déjà il examinait quel profit il pourrait tirer de la nouvelle situation de Georgette. Il se dit qu'il devait garder le silence, faire le mort jusqu'après le mariage ; alors si, comme on venait de le lui dire, le père du jeune artiste était riche, il verrait ce qu'il aurait à exiger de sa fille et de son gendre.

Il revint à Paris, en se félicitant d'être allé à Monthléry ; c'était une bonne inspiration qu'il avait eue.

Nous savons comment vivait Forestier, qui se faisait appeler Louis de Fabrège. La passion du jeu l'avait repris, et depuis qu'il ne pouvait plus compter sur Mme Prudence, c'était au jeu qu'il demandait ses moyens d'existence. Mais, comme nous l'avons dit, poursuivi par une mauvaise chance à laquelle il ne comprenait rien il perdait en dix heures ce qu'il avait gagné en une nuit ; il était presque toujours sans argent, obligé souvent de recourir à la bourse de son nouvel ami, José Ducos, et continuait de courir après la fortune, qui ne se laissait pas saisir.

Il admirait José Ducos et il enviait cet homme froid qui, impassible au milieu des surprises du jeu, semblait maîtriser la fortune et enchaîner la chance.

Cet Espagnol exerçait sur lui une sorte de fascination ; il reconnaissait la supériorité de cet homme mystérieux, et c'était devant cette supériorité qu'il s'inclinait.

D'ailleurs, quand il gagnait, n'était-ce pas parce qu'il s'associait au jeu de José Ducos ou qu'il suivait ses conseils. Mais alors, pourquoi allait-il seul dans ces tripots où l'Espagnol l'avait présenté et fait accepter ?

Mais si, tout à coup, José Ducos venait à lui manquer, où en serait-il ? Il lui faudrait reprendre le métier de voleur, en s'affiliant à d'anciens camarades de prison, cambrioleurs associés pour piller les maisons isolées ou attaquer les passants, la nuit, dans une rue sombre.

Triste perspective pour M. Louis de Fabrège.

Forestier se souvenait du régime de la maison centrale où il avait passé huit années, et il ne tenait pas à y retourner.

Mais il n'avait plus que dix francs dans sa poche, et ce n'était pas avec un demi-louis qu'il pouvait aller dans une maison de jeu et tenter de s'y refaire. Ah ! si la caisse de Mme Prudence lui était encore ouverte ! . . . Ce n'était pas seulement les précieux papiers qu'il avait brûlés comme un imbécile qu'il était : il s'était brûlé lui-même chez la brocanteuse.

Il ne demandait que cinq louis pour livrer et gagner une nouvelle bataille sur le tapis vert ; mais où les trouver, ces cinq louis, qui pouvaient lui en faire gagner cent ?

Il se livrait à ces tristes réflexions en longeant, la tête baissée, le parapet des quais.

Soudain, un homme l'arrêta en disant :

— Halte-là !

Forestier tressaillit ; mais il se rassura aussitôt en reconnaissant son ami Gandon, le faux baron de Lormier.

— Ah ça ! mon cher, que deviens-tu donc ? dit-il, il y a une éternité qu'on ne t'a vu rue de Courcelles. Voyons, pourquoi ne viens-tu plus ?

— Pourquoi ? je ne sais pas.

— Singulière réponse ; tu ne peux pas me dire que tu as été malade ou que tu t'es absenté de Paris, puisque je sais par José Ducos